

Le bonheur
des autres

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Gougeon, Richard, 1947- , auteur

Le bonheur des autres / Richard Gougeon

Sommaire : [3]. La ronde des prétendants

ISBN 978-2-89585-888-1 (vol. 3)

I. Titre : Gougeon, Richard, 1947- . Ronde des prétendants. II. Titre.

PS8613.O85B66 2016 C843'.6 C2016-941296-2

PS9613.O85B66 2016

© 2018 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

RICHARD GOUGEON

Le bonheur des autres



La ronde des prétendants



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

Le bonheur des autres

1. *Le destin de Mélina*, 2016
2. *Le revenant*, 2017

L'épicerie Sansoucy

1. *Le p'tit bonheur*, 2014
2. *Les châteaux de cartes*, 2015
3. *La maison des soupirs*, 2015

Les femmes de Maisonneuve

1. *Jeanne Mance*, 2012
2. *Marguerite Bourgeoys*, 2013

Le roman de Laura Secord

1. *La naissance d'une héroïne*, 2010
2. *À la défense du pays*, 2011

*Elle ne leva même pas les yeux, s'apaisant,
reprenant son air de résignation courageuse.*

Émile Zola, *La Débâcle*

Chapitre 1

On entendit le martèlement sourd d'une canne progressant dans le passage... Méлина apparut derrière le visiteur.

— Il commence à être temps que t'arrives, bonhomme, tout le monde est à table..., nargua Barthélémy, la bouche tordue.

Un sourire ambigu erra sur les lèvres de Médard. Il tendit son bâton à l'hôtesse qui l'appuya dans un coin de la salle à manger. Puis elle tira une chaise et l'invita à s'asseoir. Ce fut le signal. Comme si l'intrus avait été le patriarche d'une grande famille qui venait de réciter le bénédicité, Gertrude Philippon sortit son énorme pâté chinois du réchaud et le posa sur un sous-plat.

— C'est qui ce monsieur-là? demanda le petit Léo, effarouché.

Pendant que l'hommasse servait, la grand-mère Ida expliqua que l'étranger était un ancien livreur de pain et de pâtisseries qui avait laissé son cheval en pension dans l'écurie de madame Bernard. Le boulanger avait fait la guerre, il en était revenu avec une sérieuse blessure à une jambe. La veille, il avait été présent à la cérémonie au cimetière. C'était bref comme renseignement, mais cela avait eu l'heur de satisfaire la curiosité de l'enfant.

Tout le monde avait écouté le récit fragmentaire de la dévote. Elle avait sciemment rapporté des faits qui ne compromettaient personne. Dans son omission volontaire, elle aurait pu mentionner qu'il avait fréquenté Méлина, qu'il avait négligé de lui donner des nouvelles et qu'elle s'était morfondue à l'attendre. Mais cela ne lui appartenait pas! À voir son air embarrassé, elle pressentait que l'amoureuse devait bien chercher dans les secrets replis de son cœur comment pardonner la longueur de ses silences.

Corinne Dostie, la mère de Léo, se souvenait du type. Elle avait tenté de l'amadouer, de le prendre dans ses filets de femme fatale, mais il lui avait résisté. Il n'avait d'intérêt que pour la belle Mélina, encore anéantie par la douloureuse disparition d'Antonin. Maintenant, l'homme réapparaissait comme un revenant d'outre-tombe. Il lui semblait tellement changé; le personnage s'était assombri, ses charmes s'étaient flétris, et il n'arborait plus qu'une expression énigmatique.

Rosita, qui se remémorait d'âpres disputes de l'homme avec son mari, subodorait son retour au travail. Elle voulut connaître ses intentions :

— Que c'est que vous faites, asteure ? s'enquit-elle.

La question avait été lancée comme l'archer redoutable qui décoche une flèche en plein dans le mille. Médard prit le temps de mastiquer sa bouchée de pâté chinois en même temps qu'il ruminait sa riposte.

— Ça va dépendre de la patronne, ricana-t-il. À la boulangerie, ils veulent plus rien savoir de moé. Pour eux autres, je suis juste un éclopé des champs de bataille...

Tous les regards s'étaient reportés sur Mélina.

— On va voir à ça ! exprima-t-elle, la voix altérée.

Barthélémy déposa bruyamment ses ustensiles et braqua un regard belliqueux sur le revenant.

— Dis-le donc tout de suite, si t'as l'idée de prendre ma place ! réagit le palefrenier.

— Calme-toi les nerfs ! le rembarra Rosita. On va voir ce qu'il a à nous dire, ton bonhomme.

Médard affirma qu'il suivait un cours de commis de bureau afin de se réorienter dans un domaine qui convenait à sa condition

de blessé de guerre. En tant qu'ancien combattant, il avait reçu cent dollars pour s'acheter des vêtements civils et recevait un petit salaire chaque semaine. Du même souffle, il ajouta que la réorientation entreprise l'ennuyait suprêmement. Ce qui fut de nature à exacerber les tensions plutôt qu'à les diminuer.

Puis, reprenant la parole, il poursuivit. Pour l'heure, il vivait chez sa sœur Normande, ouvrière à la Macdonald Tobacco, fumeuse invétérée, qui l'hébergeait dans son petit meublé de la rue Chambly. La célibataire avait pris son jeune frère sous son aile, après son séjour à l'hôpital des Vétérans.

Les convives écoutaient le récit avec intérêt. Angéline se rappela ce collègien qui s'était épris d'elle. Elle avait le goût d'intervenir, de dire qu'elle comprenait Médard, que le père de Damien, profondément marqué par la guerre, errait à longueur de journée, ne tenant plus en place, l'esprit agité de sombres souvenirs. Mais Marek aurait sourcillé à cette indélicatesse. Elle se tut.

Douée d'une rare perspicacité, Angéline soupçonnait cependant les intentions peu honorables du revenant. L'homme lui semblait calculateur, habité par le désir de profiter de la naïveté de sa mère. Elle l'avait vue souffrir en silence, ne sachant trop si elle rêvait à Antonin ou à l'autre qui avait tenté de se frayer un chemin dans sa vie sentimentale. Elle pensa que les propos atteignaient sans doute Clémence, dont le paternel était affligé de tenaces relents du conflit. Elle aussi aurait pu réagir en s'apitoyant sur le sort du militaire.

Barthélémy avait englouti muettement son assiettée. Maintenant, il ne bronchait plus; les mâchoires serrées, les yeux plissés de hargne, il attendait son dessert. Alors qu'il s'enfonçait dans une réflexion pessimiste sur son avenir de palefrenier, Alphonse lança un commentaire qui surprit la maisonnée :

— J'aurais aimé ça, moi, aller me battre dans les vieux pays! affirma-t-il. Je m'étais enrôlé, mais je suis resté au Canada.

Marqué par sa courte expérience militaire, il éprouvait une admiration envers le vétéran. Son cœur de patriote n'avait pas battu très fort pour la patrie, mais l'idée même de se mesurer aux Allemands l'avait exalté. Dès lors, pour se donner une contenance, Médard profita de l'ouverture qui lui était offerte pour relater les tristes événements du 19 août 1942.

Fort avant dans la nuit, des navires de l'infanterie principalement composée de Canadiens et d'Anglais approchaient de la côte française. À peine avait-on commencé la mise à l'eau des péniches de débarquement. Survint alors un petit convoi ennemi. Un violent combat naval s'engagea. Des troupes réussirent à débarquer sur le rivage de galets. Embusqués au sommet de la falaise, des soldats allemands les attendaient.

Au milieu de l'épaisse fumée noire des embarcations en feu, des chars détruits et du furieux crépitement des mitrailleuses, dans une effroyable confusion, des soldats traversèrent la plage jonchée de cadavres et parvinrent à atteindre la falaise, échappant ainsi au tir des Boches. Puis, longeant la muraille de pierre, ils s'éloignèrent. Des blessés furent faits prisonniers. D'autres comme lui, sérieusement touchés, mais soutenus par des camarades, ou à califourchon sur leur dos, allèrent escalader plus loin l'escarpement par des ravins ou des crevasses dans la paroi moins abrupte. De là, ils s'acheminèrent vers la ville.

À travers champs et forêts, dans la débâcle des bataillons, les fuyards rencontrèrent des rescapés du massacre, d'autres lambeaux du contingent. Il fallait éviter de se regrouper à plusieurs, pour mieux se disperser et se fondre dans la nature. Par hasard, dans la campagne dieppoise, sous le soleil accablant, une charrette de foin parut, progressant sur la route terreuse, au pas lent des bêtes. Le fermier, d'abord effarouché, consentit à ce que les soldats blessés, menacés et harassés de fatigue, se cachent dans la meule, et à les éloigner de la région dangereuse.

Autour de la table, on suivait le récit du brave soldat. Alphonse était impressionné. Il se voyait, fuyant les Boches, à demander asile pour la nuit, dans d’humbles chaumières, se nourrissant de la générosité des habitants, avec une belle fermière pour panser ses plaies. Après des jours et des jours de cavale, il atteignait la côte. De là, à bord d’un bateau de pêcheur, il regagnait l’Angleterre.

— On n’avait plus que des couteaux pour se défendre, précisa Médard.

Au fil de la narration, Mélina avait eu peur, elle avait eu faim, elle avait souffert des blessures infligées, mais sachant qu’elle sauverait sa vie. Et dans tout ce récit prenant, elle revit brusquement l’image terrifiante de l’arme qui avait éliminé la vieille Lucinda.

— Ça va pas, Mélina ? s’inquiéta Médard.

Elle était pâle de frayeur. Pas un mot ne franchissait ses lèvres frémissantes d’horreur. Bénédicte se leva et se jeta au cou de sa mère. Elle crut qu’elle pensait à Antonin, qui lui n’avait pas participé au débarquement, mais qui avait lutté à sa manière et perdu son combat avec l’existence...

— J’ai un peu d’émotion, c’est tout, exprima-t-elle, d’une voix dolente ; on va passer au dessert.

Ida Dostie se leva et apporta son gâteau aux anges. Elle servit d’abord son grouillant petit-fils. Barthélémy, mûrissant un commentaire pour remettre à sa place le revenant qui prenait trop d’importance, lança :

— Toé t’as été soigné dans un hôpital anglais ; mon frère Antonin a pas eu la même chance. Le médicament qui aurait pu le sauver était disponible seulement pour les soldats. C’est à cause de ça qu’il est mort ! Savais-tu ça ?

Personne n'avait relevé la remarque acerbe de l'écuyer. Dès lors, Médard sentit qu'il devenait de plus en plus indésirable. Mais dans son entêtement à reconquérir les faveurs de Mélina, il demeura impassible.

Le petit Léo, incommodé par l'atmosphère trop lourde de la salle à manger, promena un regard espiègle sur les visages assombris. Il avala une bouchée et se précipita dans le coin de la pièce.

— Essaye de m'attraper, Médard ! défia-t-il.

Barthélémy s'esclaffa. Léo venait de s'emparer de la canne et déguerpissait en direction du vestibule. Sitôt saisie par l'impertinence du geste, la grand-mère intervint :

— Ramène ça tout de suite, mon petit vlimeux !

Corinne avait décidé de s'engluer sur sa chaise et laissait courir sa mère derrière l'enfant. Les indispositions du militaire ne la touchaient pas. Dans l'état où il se trouvait, elle ne lorgnait plus de son côté. Le temps où il avait été l'objet de ses convoitises était bel et bien révolu.

Comme indifférent à la gaminerie, Médard recula sa chaise, se leva lourdement et se retira en boitant jusqu'à la galerie. Les convives posèrent les yeux sur Mélina.

— Il faut croire qu'il avait besoin de fumer, commenta-t-elle.

Dehors, le regard braqué sur l'écurie, le militaire exhala une longue bouffée de Player's. « Avant longtemps, ce désagréable Barthélémy saura de quel bois je me chauffe ! » grogna-t-il.